

Solitude et espaces relationnels du chevalier de Corberon Paris-Saint-Pétersbourg-Paris (1775-1781)

Dominique Taurisson (UMR 8562 EHESS-CNRS, Marseille)

In *Les écrits du for privé en Europe (du Moyen Âge à l'époque contemporaine). Enquêtes, Analyses, Publications*, Sous la direction de Jean-Pierre Bardet, Élisabeth Arnoul et François-Joseph Ruggiu, Presses universitaires de Bordeaux, 2009 (*Mémoires vives*), p. 247-266.

Cette étude se propose d'examiner les rapports du chevalier Marie Daniel Bourrée de Corberon avec la solitude tout en présentant un chantier de recherche en cours sur les formes de la sociabilité et les relations interpersonnelles à l'époque moderne¹, l'hypothèse de travail consistant, dans ce cas précis, à évaluer dans quelle mesure la sociabilité peut constituer un indicateur de solitude.

Nous connaissons certaines des actions et des sentiments de ce personnage grâce au journal qu'il a rédigé de 1775 à 1781², en grande partie sous forme de lettres fictives adressées à son frère et à sa future épouse. Ce journal couvre la période pendant laquelle il a été d'abord conseiller de légation auprès de Jacques Gabriel Louis le Clerc, marquis de Juigné, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg, puis chargé d'affaires de la France à partir de 1777, après le départ de Juigné.

Le chevalier n'est pas un diplomate de carrière, il rentre au début de l'année 1775 de Hesse-Cassel où il a effectué sa première mission auprès de Charles Olivier de Saint-Georges, marquis de Vérac. Il est célibataire, jeune (il est né en 1748), peu fortuné (c'est le cadet d'une famille de noblesse moyenne, parente éloignée et protégée du ministre des Affaires étrangères, Vergennes³), et franc-maçon actif⁴. Il espère repartir à Copenhague avec le marquis de Vérac,

¹ « L'analyse formelle des egodocuments dans un système informatique de production de ressources électroniques », *Corpus en lettres et sciences sociales : des documents numériques à l'interprétation*, actes du colloque international et école d'été, Albi, 10-14 juillet 2006, organisé par P. et B. Marillaud dans le cadre des Colloques d'Albi Langages et signification ; <http://www.revue-texto.net/Archives/Archives.html>

² Ce journal est conservé à la médiathèque Ceccano en Avignon, et sa publication par P.-Y. Beaurepaire et D. Taurisson est en cours sur le Web : <http://arcanews.univ-montp3.fr/egodoc/> (l'année 1775 a été intégralement publiée). Elle complète l'édition de L. H. Labande, *Un diplomate français à la cour de Catherine II (1775-1780), journal intime du chevalier de Corberon*, Paris, Plon, 1901, 2 vol.

³ Labourdette, J-Fr., « Parents, amis et clients d'un ministre de Louis XVI : le cas de Vergennes », *Fidélités, solidarités et clientèles*, Université de Nantes, Centre de recherches sur l'histoire du monde atlantique, 1983-1985, p. 191-221 (*Enquêtes et documents*, XI).

⁴ Il s'est fait affilier, avant son départ pour la Russie, en février 1775, à la loge fondée par le comte de Buzançais *Egalité et Parfaite Sincérité* ; il sera plus tard membre des Illuminés d'Avignon et philalèthe. Sur ses activités franc-maçonnnes en Pologne et en Russie, voir Beaurepaire, P.-Y.,

mais ses parents en ont décidé autrement et ont obtenu pour lui un poste en Russie auprès du marquis de Juigné⁵.

Dans son journal, Corberon raconte avec une certaine régularité les événements d'une période charnière de sa vie, qui se déroule d'abord à Paris, puis en Russie, puis de nouveau à Paris à son retour, tout en se livrant à une analyse réflexive. Il dresse une sorte de « météorologie de son âme », ce qui peut apparenter ce journal, lieu principal de rassemblement avec son frère⁶ et avec lui-même, au nouveau mode intimiste du rapport à soi diffusé par des ouvrages comme les *Confessions* et les *Rêveries du promeneur solitaire*, c'est-à-dire une transcription sensible, sentimentale et singulière de la réalité telle qu'il l'a vécue.

Compte tenu de ces éléments, il paraissait donc assez naturel de nous intéresser à ce personnage, célibataire, séparé de sa famille et de ses relations pendant plus de cinq ans (il ne prendra pas de congé en France), pour nourrir une étude sur la solitude.

La manipulation des egodocuments, et de ce journal en particulier, est encore aujourd'hui largement conditionnée par la complexité de leur matérialité, l'intrication de leur contenu et par une relative méconnaissance des processus qui les ont produits : c'est-à-dire que nous travaillons avec des sources surabondantes mais lacunaires, truffées de mentions émietées relatives à la vie quotidienne, et apparemment centrées sur des expériences et des parcours individuels qui n'échappent pas quelquefois à la simple représentation de soi.

En dépit de ces réticences légitimes, un des intérêts majeur de ces documents qui constituent un gisement considérable d'informations pour l'étude du comportement des individus, c'est qu'en réalité, on n'y parle pas que de soi, mais également beaucoup des autres et des choses, en relation les uns avec les autres : objets, institutions, lieux, mots, productions de l'esprit, événements, sentiments, concepts, etc. ; ce qui fait de cette documentation une ressource précieuse pour l'historien qui veut scruter et comprendre les modes d'organisation et de fonctionnement des sociétés de l'époque moderne.

Or le problème, c'est précisément comme le signalait Marc Bloch qu'« Un document est avant tout un témoin qui ne parle guère, comme la plupart des témoins, que lorsqu'on l'interroge ; la difficulté est de dresser un questionnaire », sans pour autant se transformer en prédateur ne voyant dans l'egodocument

« Les relations maçonniques franco-russes au XVIIIe siècle d'après le *Journal du diplomate Bourrée de Corberon* », *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, sous la dir. de J.-P. Poussou, A. Mézin et Y. Perret-Gentil, actes du colloque tenu à Paris les 14-15 mars 2003, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2004, p. 47-64, et aussi « Les voyages des francs-maçons. Une institution européenne au XVIIIe siècle », *Les Voyages à l'époque moderne*, actes de la journée d'étude de l'Association des Historiens modernistes, 2001, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2004, p. 47-63.

⁵ Son père, Pierre Daniel Bourrée, baron de Corberon, président au Parlement de Paris, lui affirme, le 8 janvier 1775 : « Je vous déclare que si vous n'allez pas en Russie, je ne me mêle plus de vos affaires » (*Journal de Corberon*, 8 janvier 1775).

⁶ « Bonsoir, mon bon ami. Voilà une lettre assez longue. J'aime, tu le sais, à causer avec toi, je me plais à serrer dans ton cœur tout ce qui est dans le mien ; et ce journal est le recueil comme tu verras, de mes pensées, de mes affections, de mes idées ; c'est un bien commun à nous deux. L'idée satisfaisante d'en jouir un jour avec toi dans l'intimité de la confiance me fait jouir d'avance, et cette illusion diminue les regrets de notre séparation. » (*Journal de Corberon*, 14 juin 1777).

qu'un gibier⁷ : les écritures dites « ordinaires » sont, en effet, très compliquées « l'historien ne peut se contenter de la dévoration de sa proie, mais doit adopter un comportement plus subtil en choisissant les morceaux, en les cuisinant, en les associant à d'autres mets ». Ces réflexions de Philippe Lejeune peuvent être entendues comme une incitation à combiner les approches scientifiques pour aborder un objet aussi déroutant qu'un egodocument.

Justement, de quelles moyens et méthodes disposons-nous pour traiter la problématique de la solitude dans un journal du type de celui du chevalier de Corberon ?

Les analyses lexicométriques peuvent être utiles car elles permettent de repérer des formes graphiques, des catégories grammaticales, des voisinages, des régularités, et surtout de dresser des statistiques à partir des occurrences de mots bruts, et/ou de lemmes ceux-ci permettant des dégroupements et des regroupements linguistiques⁸. Elles ont pourtant une amplitude relativement limitée pour l'historien dans la mesure où elles perçoivent mal ce qui est invisible, subtil et non explicite alors qu'elles survalorisent l'information explicite ; en outre, elles tiennent relativement peu compte des processus externes à l'origine de la production des écrits considérés.

Pour établir la liste des lemmes à rechercher dans la transcription du journal, nous avons utilisé le lexique des solitudes établi par Pierre Naudin⁹ augmenté de quelques mots-clés complémentaires.

⁷ Lejeune, P., *Signes de vie, Le Pacte autobiographique*, t. 2, Paris, Seuil, 2005, p. 120.

⁸ Mayaffre, D., « De la lexicométrie à la logométrie », *L'Astrolabe, Recherche littéraire et informatique*, <http://www.uottawa.ca/academic/arts/astrolabe/auteurs.htm>

⁹ Naudin, P., *L'expérience et le sentiment de solitude de l'aube des Lumières à la Révolution. Un modèle de vie à l'épreuve de l'histoire*, Paris, Klincksieck, 1995.

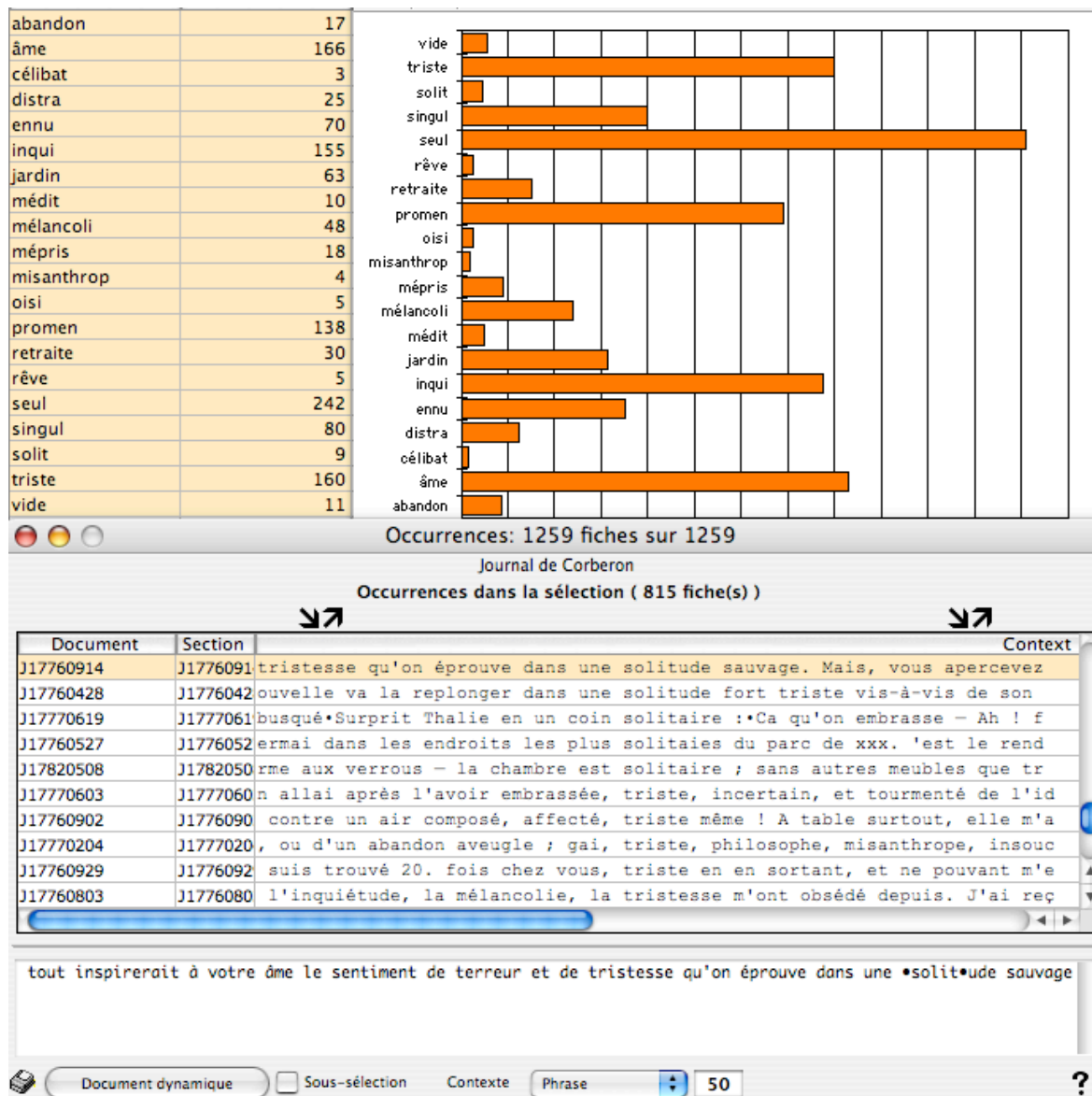


Fig. 1- Le lexique de la solitude appliqué au *Journal de Corberon*

Pour un ensemble de 815 entrées actuellement transcrites correspondant environ à 343 000 mots, nous avons obtenu 0,36% de lemmes listés ; outre qu'il est difficile d'apprécier de façon scientifique ces résultats, ils ont dus être révisés à la baisse après un examen approfondi de chaque occurrence et de son contexte : elles n'avaient, dans la plupart des cas, que peu de rapports avec un sentiment, ou une situation avérée de solitude :

- elles étaient souvent liées, en revanche, aux aventures galantes de Corberon, le lexique de la solitude ayant visiblement des points de convergence avec le celui de la sensibilité amoureuse :

« [...] quand l'âme est frappée profondément, elle a beau se remettre, le coup retentit encore longtemps après, et le sentiment de la douleur, quoiqu'on se soit abusé, laisse au fond du cœur l'empreinte de la mélancolie. » (*Journal de Corberon*, 16 juillet 1776).

« [...] et je veux avoir à moi seul et le cœur de l'amie que j'aime, et l'amie elle-

même. Un grain de jalousie, et d'inquiétude s'est glissé dans mon âme, Charlotte s'en est aperçue, elle a voulu le dissiper dans un entretien particulier, elle a calmé ma tristesse, elle ne l'a point fait évanouir. » (*Journal de Corberon*, 3 août 1776).

- on a pu également recenser quelques indices, qui pourraient faire l'objet d'une étude particulière et comparative sur la réception de J.-J. Rousseau, concernant un type de solitude existentielle très prisée par Corberon (mais nommée explicitement seulement deux fois), qui apparaît alors, sans doute sous l'influence des œuvres de l'écrivain, caractérisée par la rêverie, le cœur vide, vacant, nostalgique de moments délicieux, les promenades où l'on s'abandonne à la marche propre de l'esprit et à l'introspection :

« Je pris un livre, et m'enfermai dans les endroits les plus solitaires du parc de [...]. C'est le rendez-vous des âmes sensibles et des philosophes. » (*Journal de Corberon*, 27 mai 1776)

- on trouve enfin des traces sporadiques, mais récurrentes, et finalement peu significatives pour notre problématique d'ennui et de tristesse, essentiellement ressentis par Corberon dans les sociétés qu'il n'apprécie pas.

« En conséquence, mon bon ami, des exhortations de Juigné, j'ai été languir ce soir pendant trois heures chez les Czernicheff. J'y ai resté jusqu'au moment où l'on s'est mis à table, et suis parti avec Leon Rasoumofsky pour tenir compagnie à Melessino. Imagine-toi, mon ami, un cercle de huit ou neuf femmes toutes bien droites, bien raides, bien silencieuses ; qui ne s'ébranlent que pour se mettre à différentes tables de jeu, et faire succéder à l'ennui de cette conversation l'insipidité des cartes. Voilà l'illustre compagnie où M. de Juigné désire que j'aille me placer, ou me déplacer ; car je ne sache point d'être sociable et tant soit peu gai qui ne s'y trouve déplacé tout à fait. » (*Journal de Corberon*, 30 septembre 1777).

Les analyses lexicométriques menées sur le journal (environ 4000 feuillets transcrits dans une base de données relationnelles) ne nous ont donc pas permis de dégager d'occurrences de mots et de lemmes liés directement ou indirectement à la solitude ou au sentiment de solitude, suffisamment révélatrices pour fonder un raisonnement autre que rhétorique.

Outre ces analyses, nous avons eu recours évidemment à l'approche la plus traditionnelle qui soit, à savoir la lecture linéaire et approfondie du corpus.

Elle nous a permis effectivement de suivre à très grands pas le chevalier d'abord à Paris (de janvier à juin 1775) tout occupé par la préparation de son séjour en Russie, puis pendant son voyage à travers l'Europe (de juin à août), à Moscou, où il reste 4 mois (jusqu'en décembre 1775), et enfin à Saint-Pétersbourg de janvier 1776 à mai 1780.

A Paris, il s'informe abondamment sur sa destination prochaine et tout en se munissant de recommandations et de sésames susceptibles de lui ouvrir loges et maisons en Russie, il semble se livrer à plusieurs intrigues amoureuses dont on peine à distinguer, à la simple lecture, la logique et les objectifs. On arrive simplement à saisir, mais seulement sur un mode flou, une grande quantité de rencontres, d'échanges, de discussions sans qu'on puisse les imputer de façon significative à des dispositifs d'effacement de solitude.

Pendant sa traversée de l'Europe, Corberon semble éprouver une certaine tristesse (le départ de Paris est décrit de façon très touchante), du vague à l'âme, il s'ennuie, il juge ses compagnons peu distrayants ; heureusement, il fait quelques promenades, il parle maçonnerie et il écrit des lettres (trente-six sont conservées), et celle du 28 juin est la seule dans laquelle il emploie le mot ennui (2 fois de suite) :

« Cette incertitude du départ m'a donné un ennui que je n'ai jamais éprouvé. L'expectative de rester seul de mon parti dans ce château, sans personne à qui pouvoir conter ce qui se passe dans ma tête, la nécessité peut-être de jouer au tré-sept où j'ai perdu la veille 42lt avec un ennui mortel, tout cela m'a donné un accès d'humeur chagrine [...] ». (*Journal de Corberon*, 28 juin 1775)

A Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, ses nombreuses activités pourraient être résumées par cette phrase :

« Je ne m'ennuie pas néanmoins, non assurément, mais je cours beaucoup et je sens que ce n'est pas la vie qui est la plus douce. J'ai fait ici plusieurs connaissances ; [...]. » (*Journal de Corberon*, 10 mars 1776)

Enfin, de retour en France à la fin de l'année 1780, Il réintègre sa famille, mais doit la préparer à un mariage qu'elle désapprouve fortement, attitude qu'il supporte mal et qui le plonge dans un isolement affectif certain, d'autant qu'il est loin de sa fiancée qui le rejoindra seulement en 1781 pour l'épouser. On le voit pourtant tenter de réactiver les bonnes relations qu'il entretenait avec Vergennes avant son départ, en particulier dans l'objectif d'obtenir un poste plus satisfaisant que celui des Deux-Ponts qui lui a été assigné ; il cherche aussi à nouer de nouveaux contacts, à revoir d'anciennes connaissances comme le comte de Catuellan, et quand l'ennui le saisit il n'hésite pas à vivre quelques amourettes vites consommées. Citons seulement son entrée du 11 mars 1781 :

« J'ai été à Versailles, mon cher comte, et j'y suis arrivé à 11. heures. C'est le pays de l'ennui pour ceux qui n'y jouent pas un rôle, et vous sentez que je ne dois pas m'y amuser. Roder machinalement, comme font les autres, a été mon occupation principale, car il est, je ne dis pas seulement d'usage, mais de nécessité absolue de se montrer, sans quoi on vous oublie, et l'on vous reproche de ne pas venir perdre votre temps. » (*Journal de Corberon*, 11 mars 1781)

Cette lecture, ici résumée à grands traits, révèle, pour chaque période, une sociabilité extrêmement foisonnante, intriquée, difficile à suivre et à disséquer, sans parler de faire le tri dans l'entrelac des divers signes que Corberon émet, en rapport ou pas avec une solitude éventuelle .

De fait, appréhender une sociabilité aussi sophistiquée semble être hors de portée, tant les outils traditionnels dont nous disposons pour traiter et analyser systématiquement de telles masses de données composites, hétérogènes et dispersées paraissent rudimentaires.

En particulier, si l'on tente des approches indirectes de la problématique de la solitude en observant ses dispositifs d'effacement intentionnels ou non ; en effet, comment effectuer manuellement les sélections nécessaires parmi les types d'actions susceptibles de combler une solitude supposée (conversations, sorties, divertissements, etc.), sachant que les multiples activités répertoriées d'un sujet (ses rencontres, par exemple) n'ont pas toutes forcément vocation à traiter la

solitude ? On peut effectivement rencontrer quelqu'un parce qu'on se sent seul, mais on peut aussi le rencontrer par hasard ; on peut partager un repas pour distraire sa solitude ou simplement pour le plaisir de manger ; on peut aussi manger tout seul, sans être pour autant en proie à la solitude.

Le *Journal* qui aurait pu lui-même être envisagé comme une forme de dispositif qu'il faudrait étudier en tant que tel, n'apparaît pas sous la plume de Corberon comme un dérivatif à une quelconque solitude. Au contraire, l'analyse des occurrences du mot « journal », montre que le terme est pratiquement toujours associé au verbe « travailler » ou à ses variantes : « mettre la main », « m'occuper », « me mettre à », etc. : l'activité diaristique s'apparentant plutôt chez Corberon à une discipline aux effets bénéfiques qu'il n'hésite d'ailleurs pas à recommander à ces connaissances :

« J'ai parlé au prince de l'idée de faire un journal pour soi, et de se rendre compte à soi-même de tout ce qui se passe en nous. Il va l'exécuter, m'a-t-il dit, et il en sent les agréments comme le côté utile. » (*Journal de Corberon*, 9 septembre 1776).

Les résultats obtenus aussi bien avec les analyses lexicométriques que la lecture traditionnelle dessinent finalement un tableau tellement impressionniste qu'ils ne permettent pas de construire une démonstration convaincante sur le rapport que ce candidat pourtant idéal entretient avec la solitude.

C'est pourquoi nous proposons une approche méthodologique complémentaire. Elle s'inscrit dans une démarche consistant à développer des études plus transversales et cumulatives sur lesquelles pourraient s'appuyer, à nouveaux frais, certains de nos questionnements.

Elle consiste à considérer que toutes les unités de connaissance nichées dans notre documentation, à la fois dispersées et entrelacées, sont potentiellement intéressantes de différentes façons, et qu'il est utile de les collecter de façon systématique, collective et méthodique dans des systèmes informatiques adaptés, ce qui suppose de mettre au point une sorte de technologie de lecture et d'élaborer un langage standard de description formelle.

Ce cadre prospectif devrait théoriquement donner les moyens aux chercheurs de réutiliser et de croiser n'importe quelle information formalisée collectée dans n'importe quel corpus. La possibilité d'élargir un champ d'observation, souvent cantonné par la force des choses et le manque d'outils adaptés à un petit nombre de corpus les placerait en situation d'enrichir simultanément toutes sortes de problématiques, dès lors qu'ils ne seraient pas contraints de se consacrer à un thème précis ou à une hypothèse de travail préexistante.

L'environnement technologique et conceptuel que nous utilisons¹⁰, une

¹⁰ Sur l'instrumentation informatique Arcane, voir Lochard, E.-O. et Taurisson, D., « The World according to Arcane : an operating instrumental paradigm for scholarly edition », *Proceedings of the international conference organized by the Constantijn Huygens Instituut and the Free University Amsterdam*, Den Haag, 7-8 décembre 2000, Berlin, Weidler Buchverlag, 2002, p. 151-162 ; « Le monde selon Arcane », *Le Document au XXI^e siècle, Cahiers Gutenberg*, n° 39-40, mai 2001, p. 89-105 <<http://www.gutenberg.eu.org/publications/cahiers/r25-cahiers39-40/129-lochard.html>> ; « Correspondances, réseaux, édition électronique », *La Plume et la Toile. Pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, textes réunis par Pierre-Yves

base de données relationnelles où le *Journal de Corberon* est entièrement transcrit, offre beaucoup de possibilités d'enregistrement et de traitement de données multimédias en plus des fonctions lexicométriques déjà mises en œuvre : les documents (textes, images fixes et animées, sons) et les informations collectés peuvent être confrontés, mis en relation, interprétés et représentés sous des formes statistiques et graphiques dynamiques. Evidemment, tout ou partie de la documentation et des résultats de recherche rassemblés dans cette base peuvent être édités très facilement et simultanément sous différents formats : *via* TeX pour le papier, ou XML pour générer automatiquement des sites Web.

Adapter la problématique de la solitude, si fuyante et si peu opératoire dans le cas que nous traitons, aux nouveaux outils d'observation et de mesure à notre disposition aujourd'hui, a, par conséquent, consisté à l'aborder indirectement, en l'intégrant dans une étude plus approfondie des relations interpersonnelles, en tant que vecteurs de sociabilité, de manière à comprendre comment elles fonctionnent et sont mobilisées, et à quels besoins et stratégies elles correspondent.

On essaye, en somme, de déduire la présence ou l'absence de solitude de l'examen de tout ce qui met, dans le temps et en fonction des situations qu'il vit, un sujet en rapport avec lui-même, avec les autres et avec les choses, dans l'objectif de vérifier si solitude et procédés d'effacement constituent des facteurs actifs dans la constitution et l'animation d'espaces relationnels.

Dans cet objectif, nous avons associé à notre instrumentation informatique une méthode d'analyse formelle de contenu basée, en partie, sur l'étude de quelques grands liens relationnels tels que la rencontre, le partage, l'amitié, l'échange, la recommandation, le transfert, etc.¹¹. Ces liens ont été formalisés sous forme de notions-concepts génériques (Relateurs) composés d'unités sémantiques élémentaires (sujets de la base de données — personnes, lieux, institutions, productions, thèmes, etc. —, dates, termes du métalangage sous forme d'énumérations prédéfinies).

Beaurepaire, Arras, Artois Université Presses, 2002, p. 171-192 ; et Taurisson, D., *Actes des Journées d'étude sur l'instrumentation Arcane*, organisées les 17 et 18 novembre 2005 par J. Boutier et D. Taurisson, SHADYC (EHESS-CNRS, UMR 8562). <<http://www.egodoc.revues.org/journeesArcane/>>

¹¹ Ce travail n'est qu'un échantillon des recherches possibles dans un environnement informatique de ce type : voir l'article déjà cité dans la note 1 : <http://www.revue-texto.net/Archives/Archives.html> ; voir aussi les témoignages d'utilisateurs de cette méthode : <http://www.egodoc.revues.org/journeesArcane/>, ou encore Haffemayer, S., « Arcane, un paradigme pour l'analyse textuelle », *L'Astrolabe, Recherche littéraire et informatique*, <http://www.arts.uottawa.ca/astrolabe/articles/art0018.htm/Arcane.htm>

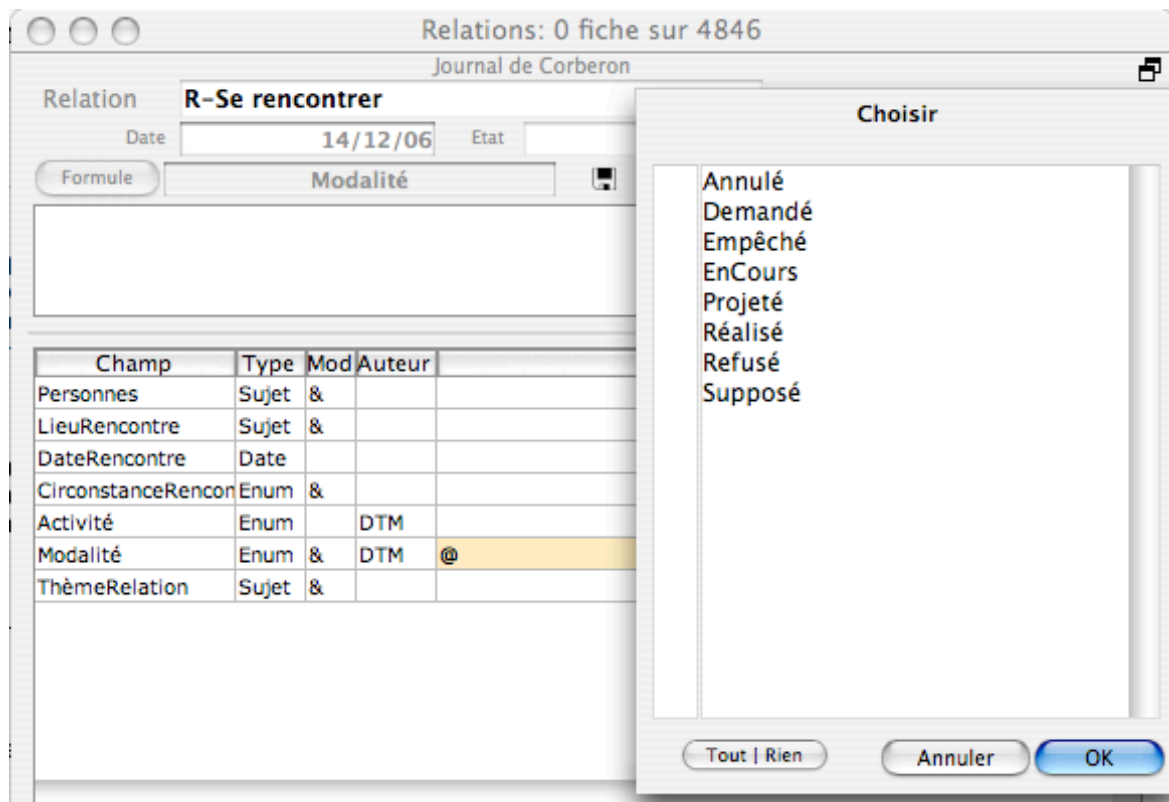


Fig. 2 - Structure du Relateur « Se Rencontrer »

L'objectif, à terme, étant d'élaborer collectivement des taxonomies de notions-concepts pour comparer, par exemple, d'un corpus à l'autre les comportements et les espaces relationnels mobilisés par des sujets placés dans des situations identiques, à des époques contiguës ou différentes .

L'outil d'analyse ainsi façonné, la liste des Relateurs est intégrée dans le menu du logiciel, ce qui permet au chercheur de parcourir sa documentation en sélectionnant et en enrichissant systématiquement les séquences de caractères ou d'image en rapport avec ces notions-concepts : enrichir signifie faire un lien entre une séquence et un relateur sélectionné et renseigner la grille qui se présente : l'occurrence créée s'appelle une Relation (expression formelle susceptible d'être traitée par des machines).

The screenshot shows a document viewer window titled 'J17750101' with a text document. The text is in French and describes a Sunday in 1775. A dropdown menu is open over the text, listing various relationship types (R- and RPP-). Below the text, a metadata table is visible, and a sidebar on the left shows a list of document entries.

Text in the document:

Dimanche 1. janv. 1775.

Je suis sorti le matin de bonne heure, j'ai été dans la rue des petits augustins pour savoir la réponse d'une commission que j'avais donnée à un pauvre au sujet d'une grisette que j'avais vu entrer la veille dans la porte cochère d'après celle de la comtesse de Catuellan. Je n'ai pas retrouvé le pauvre, et j'ai oublié la commission dont il était chargé, et son motif. Je remarquerai en passant que les mendiants de profession sont excellents pour toutes sortes de messages de cette espèce. L'oisiveté, la fainéantise, et l'appât du gain sont trois vices qui deviennent vertus pour l'espionnage. Ne serait-ce pas la raison de la tolérance admise envers cette multiplicité de pauvres qu'on voit fourmiller dans Paris, que l'abondance des aumônes ne fait qu'entretenir. Dans une grande ville, la police a besoin de beaucoup de ressources, et quand on les multiplie, on devient moins délicat sur la nature de celles qu'on emploie.

Je suis rentré chez moi pour m'habiller. Peyron est venu voir mon frère ; je l'ai trouvé chez lui. Nous lui avons dit qu'il nous avait été impossible de le présenter au marquis de Juigné à cause de Combes dont il est question pour le même objet. Je suis sorti pour voir M. de Juigné, il n'était pas visible. En rentrant chez ma mère,

Dropdown menu (Index):

- R-MesConnaître
- R-MesRichePauvre
- R-MesureSanté
- RPL-AppartLieuInst
- RPL-EtrePrésentA
- RPL-FréquenterLieu
- RPL-Voyager
- RPO-AppartOrg
- Rpob-Expériment
- RPOb-TransAchat
- RPOb-TransDonner
- RPCE-AssisterA
- RPCE-CrééPar
- RPCE-LireInterpréter
- RPCE-Traduire
- RPP-Aider
- RPP-AiderConseil
- RPP-AiderEnseigner
- RPP-AiderRecom
- RPP-Correspondre
- RPP-EtreAmis
- RPP-EtreEnnemis
- RPP-EtreParentDe
- RPP-Nuire
- RPP-ParlerDe
- RPP-Partager
- RPP-S'allier
- RPP-SeRencontrer
- Solitude

Metadata Table:

Champ	Type	Mod	Auteur	Valeur
Personnes	Sujet	&	DTM	Peyron J.-F. & Corberon P. P. C.
LieuRencontre	Sujet	&	DTM	Paris & Corberon (Les)
DateRencontre	Date		DTM	17750101
CirconstanceRencon	Enum	&	DTM	Visite
Activité	Enum			
Modalité	Enum	&	DTM	Réalisé

Fig. 3 - Enrichissement d'un texte par ancrage de Relateurs

Il faut noter, que ces outils pourraient s'adapter à un repérage plus classique de la solitude en la considérant elle-même comme une notion-concept

autonome et formalisable que le chercheur associerait à des séquences de texte où il l'aurait identifiée Elle pourrait également être envisagée comme une simple modalité associable à d'autres notions-concepts : « X qui se sent seul partage un repas avec Y » pourrait donner lieu à cette inscription :

Relateur « Partager »

ID des relateurs : X&Y

Enum objet du partage : Repas@

Solitude X = oui (oui, non, inconnu)

Solitude Y = non (oui, non, inconnu)

Nous n'avons pas choisi cette approche, en raison notamment du caractère relativement insaisissable de la notion, mais cela signifie que l'environnement informatique dans lequel nous travaillons permet d'ajuster facilement les moyens d'investigation aux problématiques des utilisateurs tout en tenant compte de modèles de description des connaissances élaborés collectivement.

Ces principes posés, l'analyse croisée des informations ainsi rassemblées a permis d'obtenir certains résultats précieux susceptibles de nous aider à aborder la sociabilité du chevalier de Corberon et à comprendre l'absence d'indices de solitude.

Ainsi à Paris, en 1775, là où la lecture ne permettait que de percevoir de façon indistincte la sociabilité prolifique du chevalier, on a pu mettre en évidence au moins quatre espaces relationnels à peu près complètement disjoints qu'il est capable de mobiliser pour à la fois s'informer sur sa destination prochaine, se munir de recommandations, et pour mener, en parallèle, diverses intrigues amoureuses.

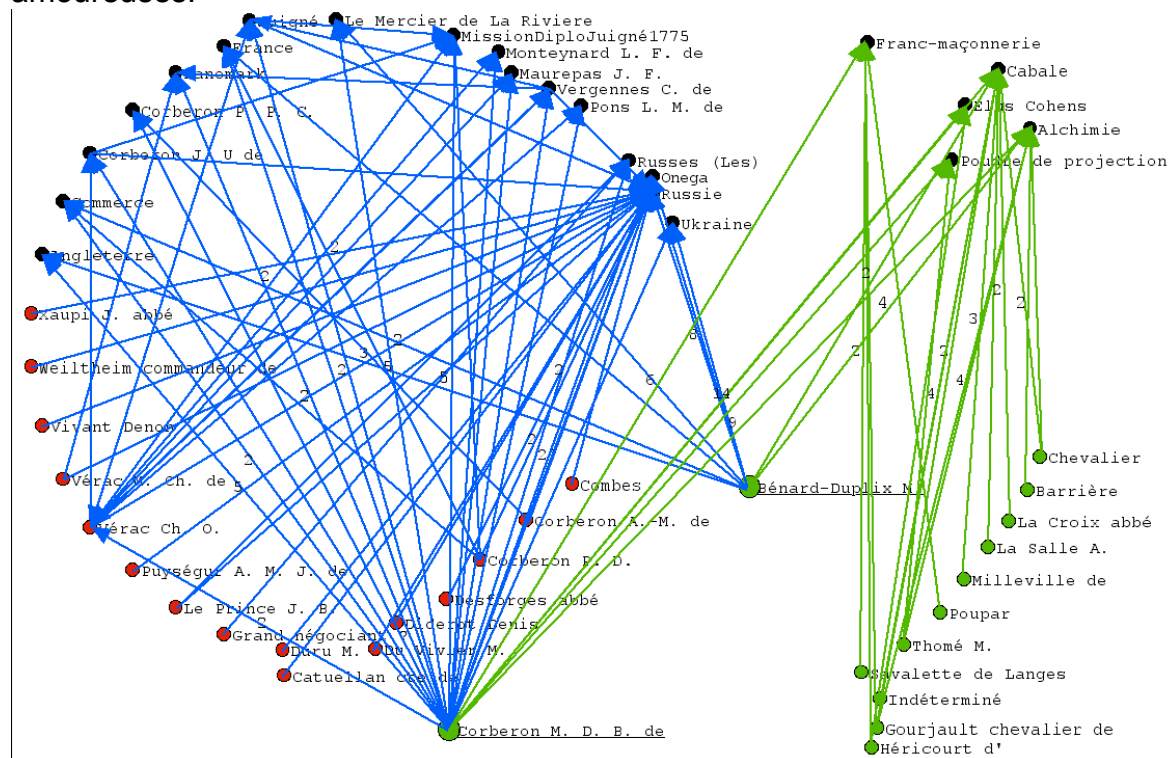


Fig. 4 - Espaces relationnels de Corberon : Russie et franc-maçonnerie

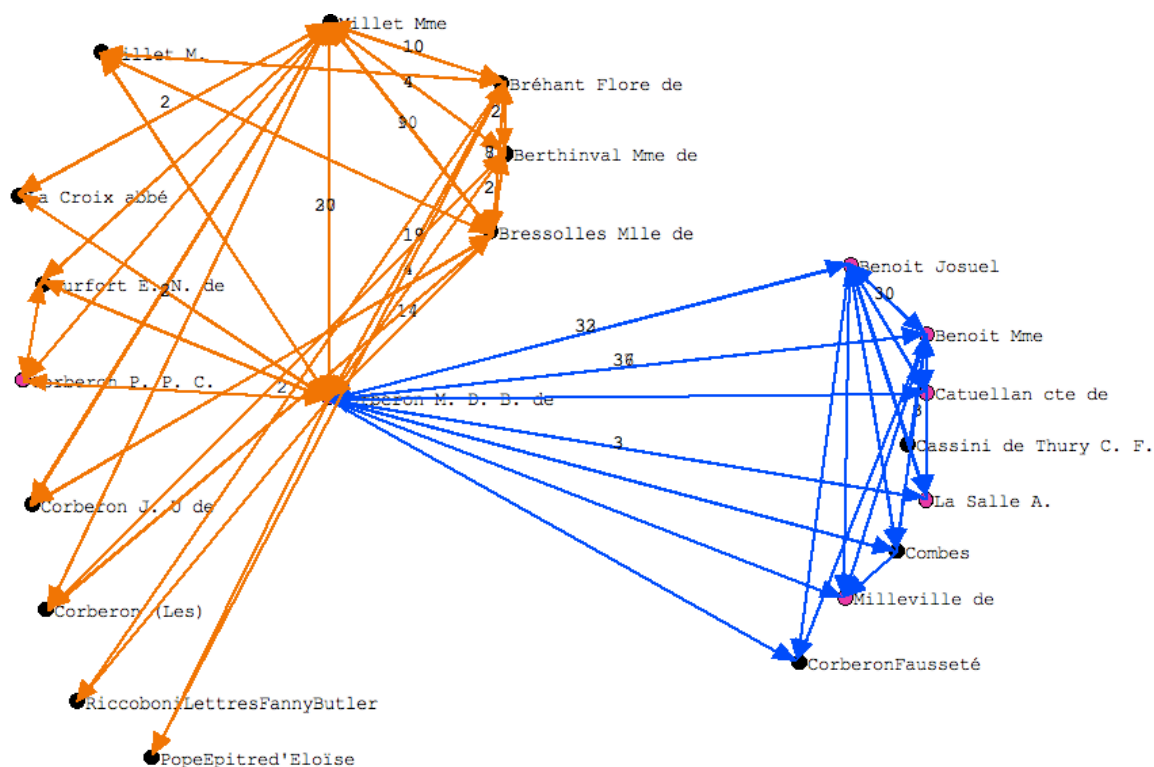
Ce premier graphique¹² (fig. 4) est obtenu à partir de la représentation des occurrences du relateur « ParlerDe » en sélectionnant au moyen d'une requête les critères suivants : toutes les relations dans lesquelles Corberon parle à Paris de Russie et de Franc-maçonnerie (du 1er janvier au 22 juin 1775). Deux espaces relationnels que l'on croyait complètement intriqués à la lecture apparaissent, dans la réalité, fortement singularisés ; à gauche, les rencontres et la quête de recommandations et de lettres pour lui faciliter dès son arrivée l'accès aux loges et aux maisons russes qui l'intéressent — nous l'avons déjà signalé (note 4), il s'est fait affilier, avant son départ, à une loge parisienne remarquable par les personnes qui la fréquentent, des visiteurs polonais et russes de marque dont sans doute, il espère obtenir des entrées dans la société aristocratique russe ; à droite, il s'informe sur sa destination elle-même, sur ses mœurs et coutumes et mobilise une sorte de réseau d'informateurs qui le rassurent et le renseignent sur divers plans : des Russes de passage à Paris, des personnes proches comme le comte Charles Marie de Catuellan qui a vécu en Russie, des individus portés par des intérêts particuliers pour ce pays, commerciaux par exemple en ce qui concerne Bénard-Duplix qui cherche à obtenir pour ses projets un soutien actif de Vergennes, ou alors des personnalités comme Diderot qui vient de rentrer d'un séjour auprès de Catherine II, le graveur Jean-Baptiste Le prince (en Russie de 1758 à 1763), ou encore le diplomate Vivant-Denon, attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg de 1772 à 1774. C'est l'efficacité, l'intensité et la précision de la mobilisation engagée par Corberon qui est ici frappante.

D'autant plus qu'il est capable de mener, dans le même temps et de front, au moins trois intrigues amoureuses (fig. 5). Il fréquente de manière assidue (à gauche et en orange sur le graphique) la société des Millet, famille du receveur général des finances, dont il courtise activement les deux filles, Anne Flore, marquise de Bréhant et sa cadette Antoinette Louise, surnommée dans le journal « la petite Bressolles », tout en se rendant très régulièrement dans la société des Benoît (en bleu, à droite) pour faire sa cour à Josuel Benoît : lorsque Corberon déjeune chez les Benoît, il soupe chez les Millet¹³. Plus compliqué encore à gérer pour notre chevalier : si le groupe des Millet et de leurs connaissances n'a aucun lien avec la franc-maçonnerie, on découvre, en revanche, du côté des Benoît, la maçonnerie de société et ses caractéristiques, l'une d'elle étant que chacun des membres de ce petit monde se fait sans problème reconnaître comme franc-maçon (points roses sur la droite).

Des requêtes exécutées à partir des occurrences de différents relateurs collectées à partir des entrées du journal permettent donc de mettre en évidence un réseau relationnel constitué de plusieurs segments autonomes et adaptés à des situations et des objectifs précisément identifiés.

¹² Ce graphique est naturellement dynamique, ce qui signifie qu'au moment de sa production, tous les points et les flèches sont activables et renvoient à la liste des relations qui ont permis de les construire, ainsi qu'aux textes sur lesquels ces relations ont été inscrites.

¹³ On obtient ces informations en analysant les occurrences du relateur « PartagerRepas ».



R-LireInterpréter : LecteurInterprète -> OuvrageOuOuvre
 R-Se rencontrer : Personnes -> Personnes
 R-Partager : Personnes -> Personnes
 R-AssisterA : Spectateur -> Spectateur
 R-Parler de : Personnes -> SujetDiscussion

Fig. 5 - Espaces relationnels du chevalier de Corberon : familles Millet et Benoît

De la même façon, ce qu'on avait seulement saisi à la lecture sans pouvoir le détailler, on peut le mettre en évidence à Paris comme à Saint-Pétersbourg, à savoir l'importance de la promenade dans la vie du chevalier, la promenade faite la plupart du temps seul, Corberon mobilisant cette fois un espace relationnel constitué par sa seule personne, où il est à la fois acteur et cible.

Ce que l'on constate, en observant les deux histogrammes ci-dessous (fig. 6 et 7) — l'un représentant les promenades de Corberon à Paris en 1775, l'autre celles effectuées pendant ses séjours à Moscou et à Saint-Pétersbourg — c'est qu'il se promène beaucoup, la plupart du temps seul, ou accompagné de ses connaissances les plus intimes. En effectuant des va-et-vient entre les résultats représentés ici et les textes transcrits (ou leurs versions manuscrites) où sont ancrées les occurrences analysées, on peut mesurer l'intérêt que cette occupation, même solitaire, représente pour lui.

Citons les entrées du 29 mai 1775 et du 27 mai 1776 ; dans la première, la promenade est stimulante et lui donne une idée :

« [...] j'ai fait tous les boulevards jusqu'à la porte S. denis. Il m'est venu alors une idée qui serait facile à mettre à exécution : ce serait un petit poème sur les boulevards ; la variété de chacun d'eux différencierait les chants, et peindrait les mœurs, les amusements, du peuple ; ou le luxe, la folie, et l'extravagance des gens riches. J'ai remarqué dans cette promenade une gradation de tons et de choses qui serviraient fort bien à mon sujet. [...] Il serait facile, peut-être, de

peindre ainsi les différentes promenades de Paris, et d'en saisir en même temps le ton, la différence de manières, et le genre d'agrément propre à chacun. »

Dans la seconde, il raconte une expérience imaginaire après une dispute du narrateur avec son amie de cœur :

« [...] je pris un livre, et m'enfermai dans les endroits les plus solitaires du parc de [...]. C'est le rendez-vous des âmes sensibles et des philosophes. Fâché d'avoir grossi le nombre des premiers, je voulus m'enrôler parmi les autres, et j'armai ma morale contre mon cœur. [...] Je marchai ainsi près de deux heures, mon livre à la main ; l'ouvrant, le fermant par intervalles, voulant adopter ses principes, et y soumettre mon être. C'était Rousseau ; non le tendre, le brûlant auteur de Julie !... Mais le sévère réformateur du genre humain. Sa verge de fer me plut ; j'estimais son homme sauvage, et je brûlais de rompre tous mes liens avec la société... »

Comme je l'ai déjà écrit plus haut, il serait sans doute utile d'étudier ces données en relation avec les recherches sur la réception, à cette époque, des écrits de Rousseau et sur leur influence dans la perception de la promenade-retraite considérée comme moyen d'accès à soi :

« Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi sans diversion, sans obstacle, où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu ». (Rousseau, *Seconde promenade*)

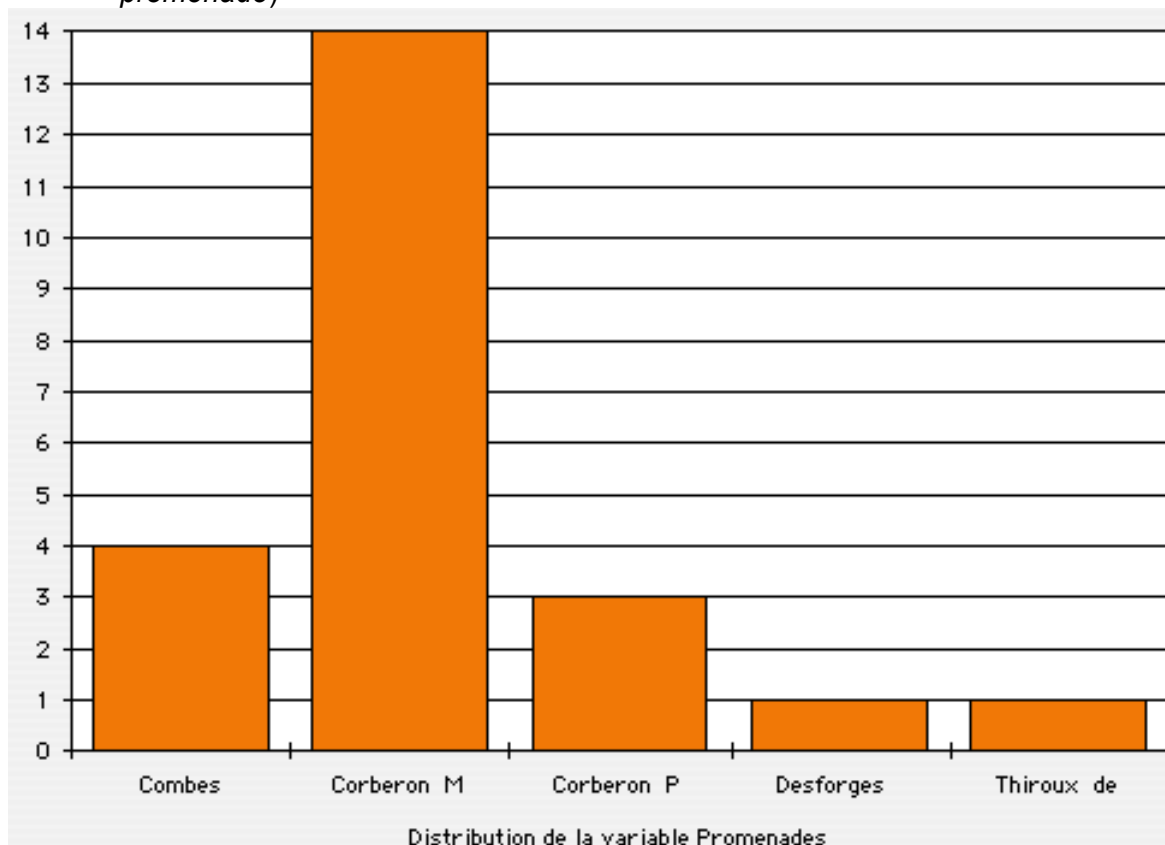


Fig. 6 - Promenades du chevalier de Corberon à Paris (1er janvier-21 juin 1775)

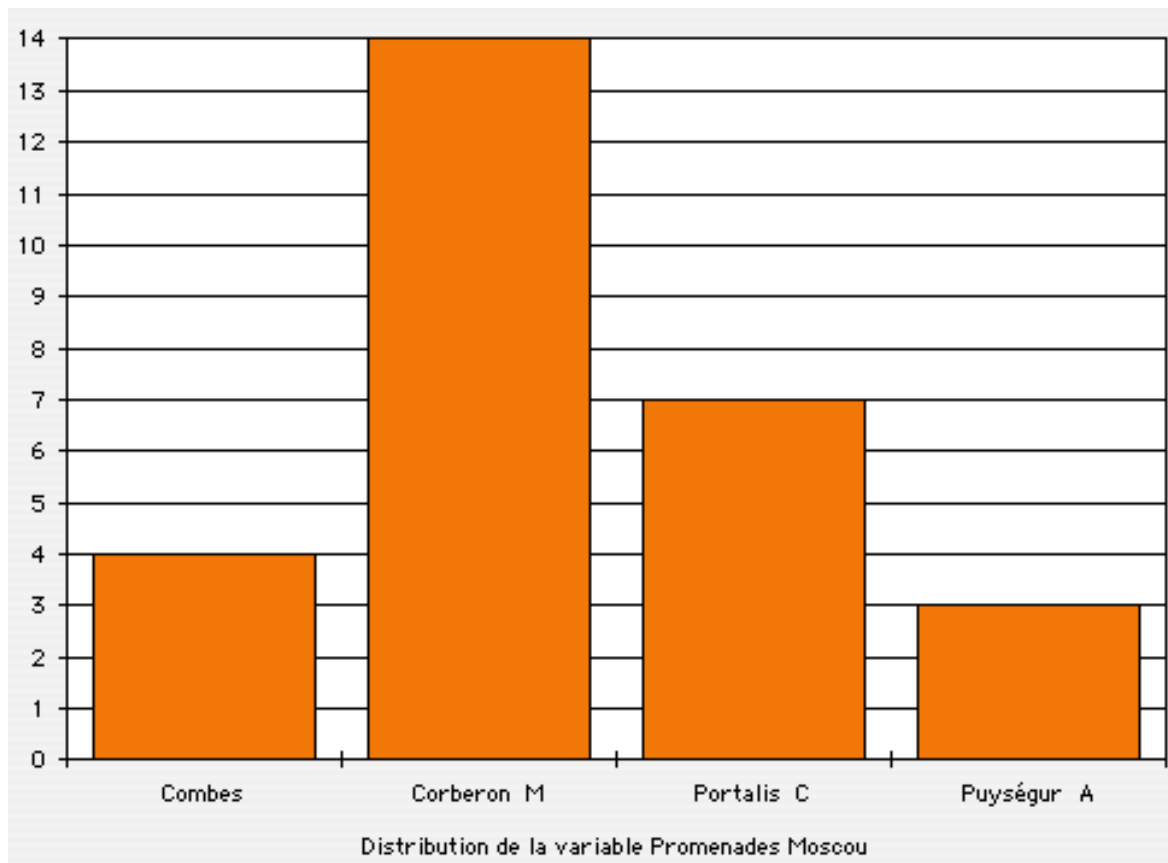


Fig. 7 - Promenades du chevalier de Corberon en Russie (1775-1776)

Si l'on considère maintenant les activités que le chevalier déploie d'abord à Moscou pendant 4 mois (fig. 8), et ensuite à Saint-Pétersbourg au tout début de son séjour (fig. 9), celles tournées vers les autres, visites, partages de repas, discussions, divertissements, et aventures amoureuses apparaissent nettement plus nombreuses, et ceci dans des proportions comparables dans les deux villes¹⁴, que les occupations plus solitaires comme l'écriture, la lecture, la promenade, les emplettes.

¹⁴ Ces histogrammes sont les représentations de requêtes portant sur tous les Relateurs ayant comme arguments Corberon, Saint-Pétersbourg, Moscou, associés aux périodes de séjour respectives.

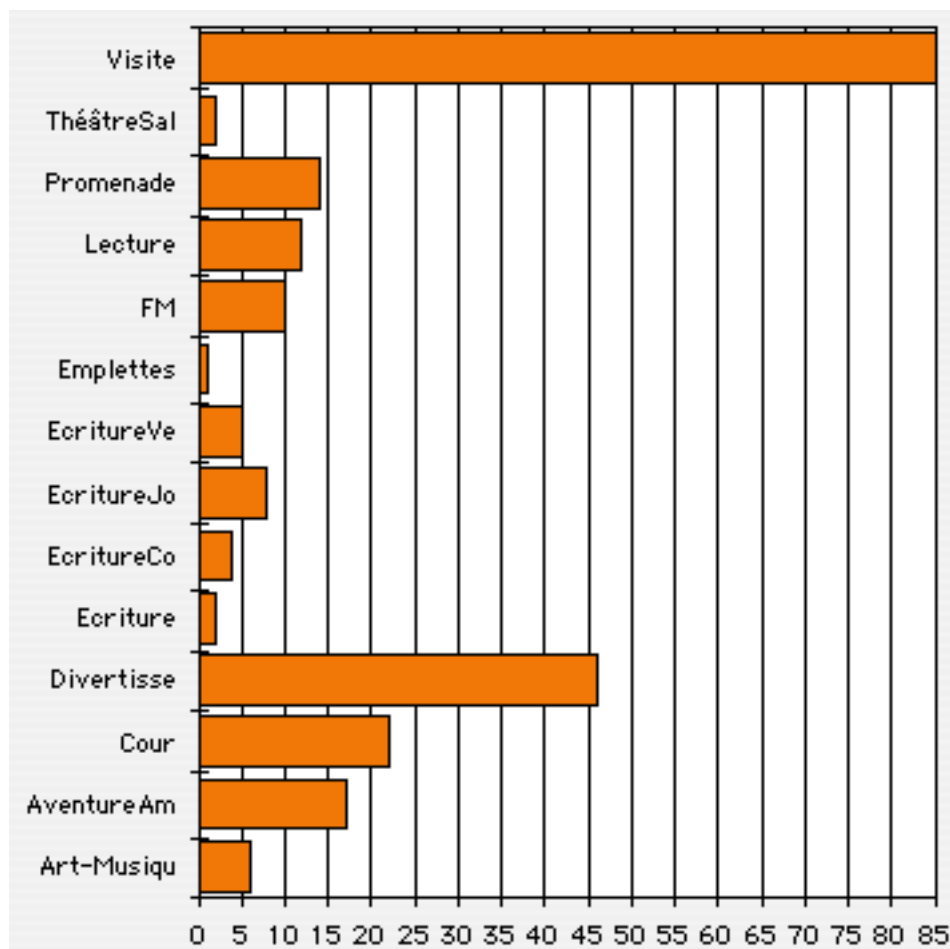


Fig. 8 - Activités du chevalier de Corberon à Moscou (août-décembre 1775)

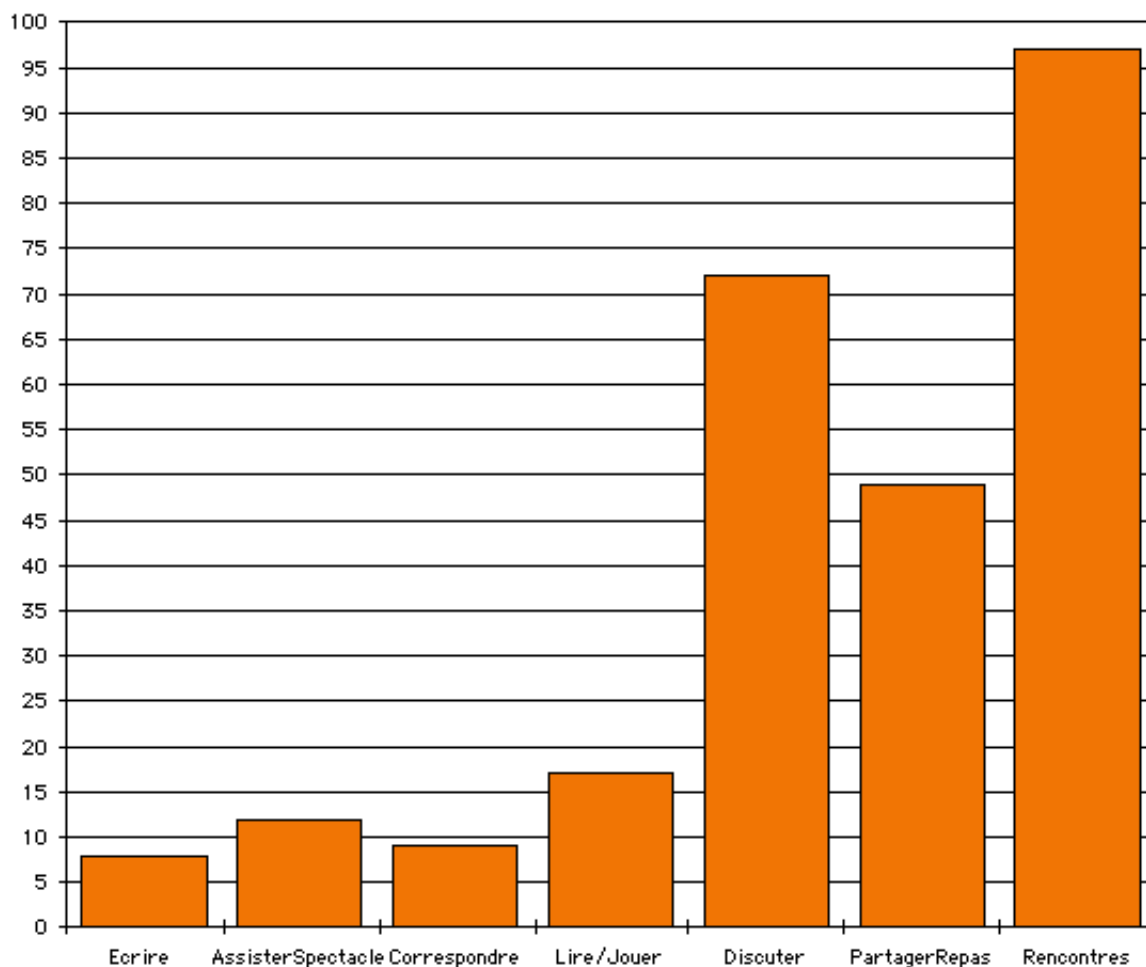


Fig. 9 - Activités du chevalier de Corberon à Pétersbourg (janvier-mars 1776)

Si l'on éclaire d'encore plus près les résultats obtenus (fig. 10 et 11), en listant maintenant les personnes partenaires de Corberon, on note que l'apparente profusion d'activités enregistrées ne peut pas dissimuler que l'objectif de la plupart d'entre elles consiste à mettre en œuvre les recommandations rassemblées en France et sur le chemin de la Russie. Il lui suffit, en effet, d'à peine quatre mois pour nouer à Moscou des liens forts avec des maçons installés ou de passage en Russie (points verts sur la droite du graphique 8), des liens tellement bien établis qu'il les conservera jusqu'à la fin de son séjour dans ce pays. Même observation dans la capitale russe, où l'on vérifie qu'il les retrouve dès son arrivée (points verts sur les graphiques 10 et 11).

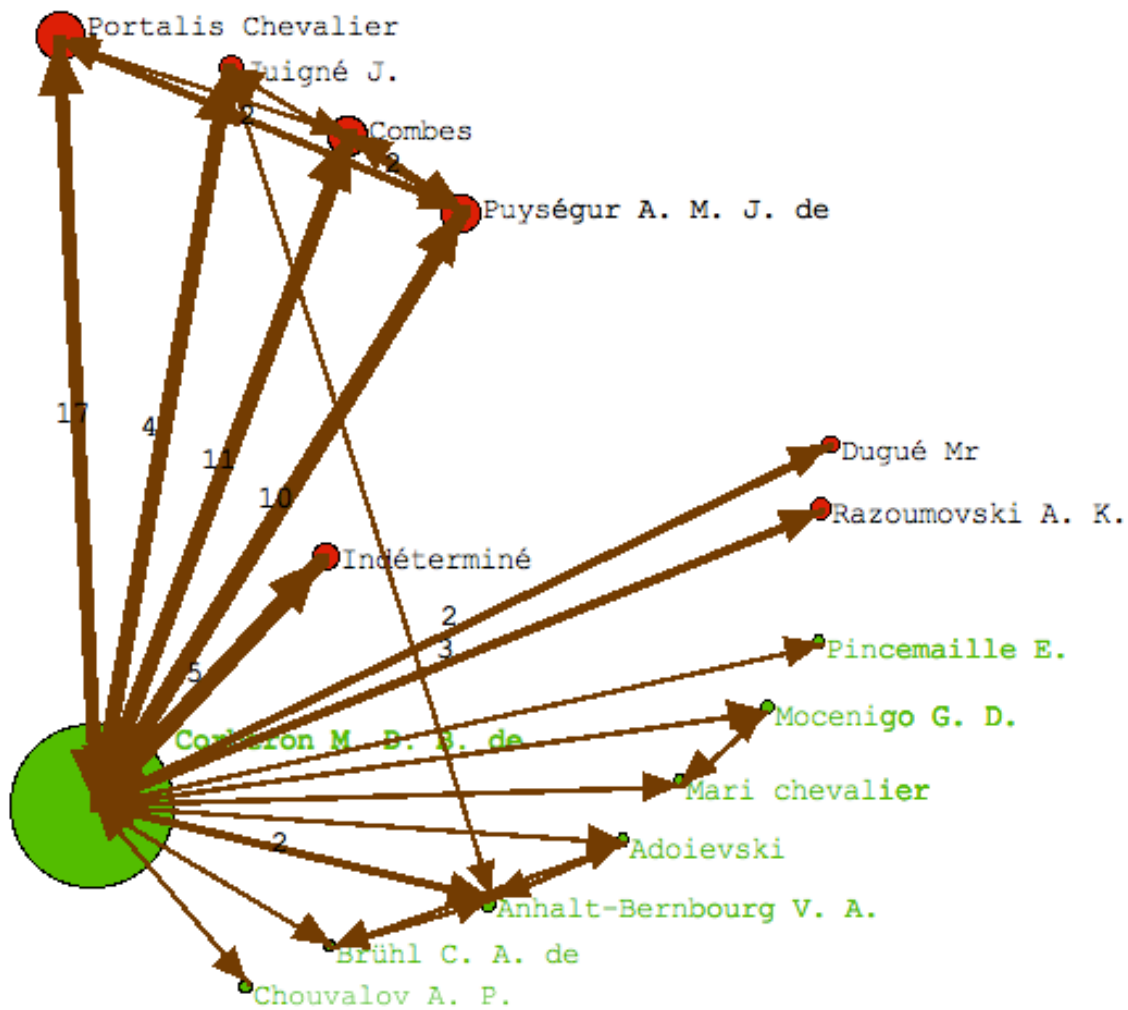


Fig. 10 - Contacts de Corberon à Moscou (août-décembre 1775)

Ces informations viennent à leur façon corroborer les travaux de P-Y. Beaufrepaire qui tendent à montrer que le potentiel de sociabilité de la communauté des francs-maçons est tel qu'un franc-maçon ne devrait jamais se sentir seul ou étranger dans aucun pays :

« [...] le voyage maçonnique permet de faire son entrée dans le monde, en société, d'en observer et d'en comprendre les codes, de sonder le champ de forces de la sociabilité des Lumières pour y constituer son propre dispositif. »¹⁵.

Corberon ne se contente pourtant ni de ses relations maçonniques, ni des nombreux contacts naturellement associés à sa condition de diplomate (à gauche sur les graphiques) : une semaine après son arrivée à Saint-petersbourg, en janvier 1776, il a déjà pris ses habitudes chez la famille Behmer (une famille berlinoise dont le père est en poste auprès de Catherine II), habitudes exclusives jusqu'à son départ en 1780 : une sorte de famille d'accueil, presque adoptive, où il va pratiquer pendant tout son séjour la sociabilité dont il était familier à Paris, et

¹⁵ P.-Y. Beaufrepaire, « Les voyages des francs-maçons. Une institution européenne du XVIIIe siècle », ouv. cité note 4.

dont il épousera la fille cadette à son retour en France (points rouges sur le graphique 11).

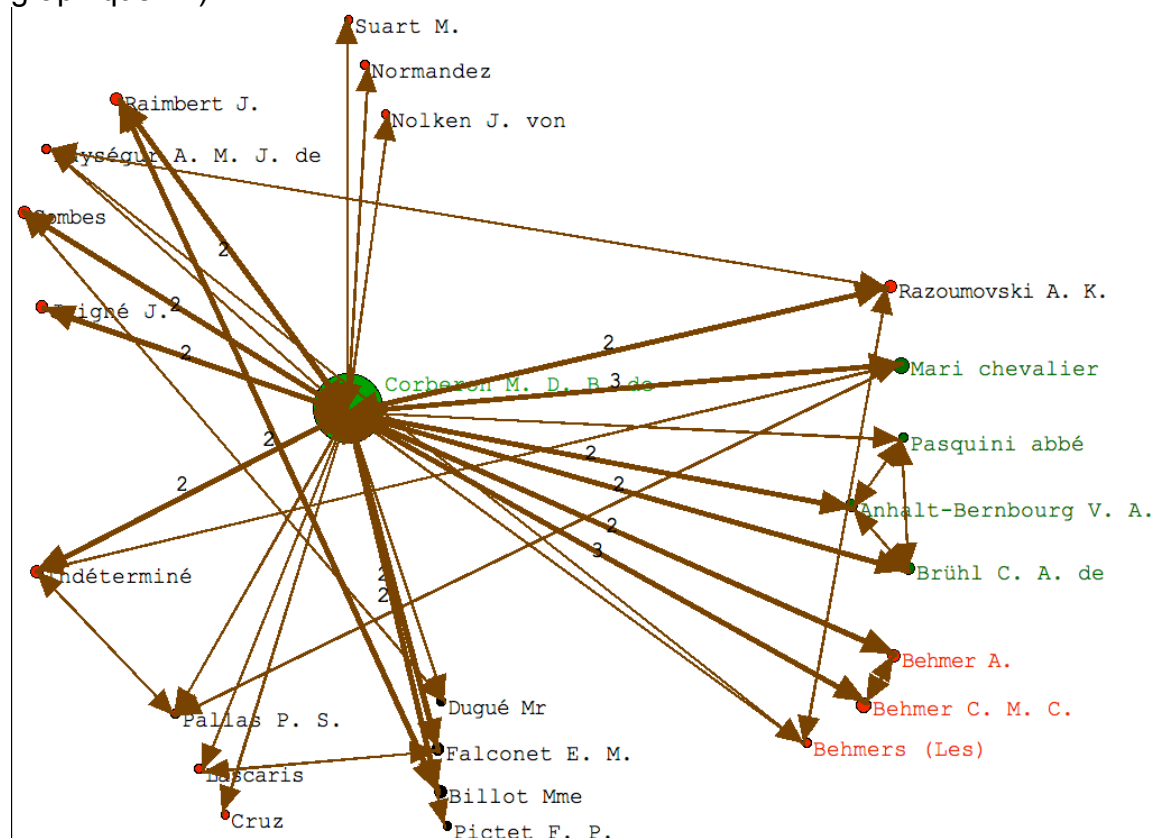


Fig. 11 - Contacts de Corberon à Saint-Pétersbourg (début 1776)

Il faut signaler que, de son côté, le marquis de Juigné, s'il fréquente assez peu les Behmer, s'attache étroitement et de façon aussi rapide et permanente à la société de la famille Tchernychev :

« [...] ils [les Czernicheff] sont bien aises que M. de Juigné n'échappe pas de leurs mains, [...]. [...], je ferais tout pour éclairer Mr de Juigné sur les Czernicheff dont il ne sort plus. Tout le monde en parle ; les Russes disent qu'il est en pension chez eux par ménage ; les autres que Czernicheff le trompera, et dans cette maison même, on dit qu'on se moque de lui, et qu'il ne s'aperçoit pas des épigrammes qu'on lui adresse de tous côtés. Je n'y vais que très rarement, et j'ai résisté aux différents engagements que M. de Juigné a tenté de me faire. Il est douloureux de voir cet homme dominé par ces gens-là, et les propos qu'on tient sont très fâcheux ; [...]. (*Journal de Corberon*, 31 juillet 1776)

Si l'on compare ce texte avec les descriptions des soirées que Corberon passe chez les Behmer, le ton est effectivement différent, même si l'engagement de l'un comme de l'autre auprès de sa famille d'accueil respective est finalement aussi solide :

« J'ai passé la soirée chez les Behmer ; j'y vais souvent, mon ami, et c'est un besoin plus qu'une habitude. (*Journal de Corberon*, 2 février 1776)

et encore :

« Ma soirée a été consacrée aux Behmer, j'y ai soupé. Je suis content, mon ami, quand je suis dans cette maison ; sans plaisirs tout m'y plaît, et mon cœur s'y

trouve content. » (*Journal de Corberon*, 23 août 1776)

Conclusion

Confronté à des problématiques aussi vagues que la solitude du sujet (le sentiment de solitude, la solitude physique, l'état de solitude, etc.), et de façon plus générale, au fait que le réel apparaît souvent au prisme des sources anciennes, « discontinu, formé d'éléments juxtaposés sans raison dont chacun est unique, d'autant plus difficiles à saisir qu'ils surgissent de façon sans cesse imprévue, hors de propos, aléatoire »¹⁶, le chercheur est conduit non seulement à combiner plusieurs approches scientifiques, mais à en élaborer de nouvelles consistant à traquer dans sa documentation, puis à formaliser les traces de l'« activité multiple et continue d'interaction et de négociation des sujets »¹⁷.

Cette formalisation et les croisements d'information qu'elle rend possibles pourraient sans doute contribuer à notre compréhension des comportements des sujets en société : en prenant en compte, en même temps, tous les plans sur lesquels se situent leurs différents intérêts¹⁸, en établissant des typologies des relations interpersonnelles et des formes de sociabilité qui en découlent, en comparant dans le temps, les mécanismes de mobilisation et de structuration de leurs espaces relationnels. En 1986, Maurice Agulhon avait déjà proposé d'étudier l'ensemble *des formes de sociabilité*, qu'elles soient institutionnelles ou privées, à un moment donné, pour mieux en percevoir les continuités et les interférences¹⁹, et il avait été l'un des premiers, dans les années 60²⁰, à travailler sur le comportement privé et quotidien, « susceptible d'analyses relationnelles », alors même qu'il ne disposait d'aucun des outils accessibles aujourd'hui pour développer ce travail.

Le cas Corberon doit être apprécié dans ce contexte prospectif et on imagine combien des études comparatives menées sur ce modèle à partir d'autres corpus et d'autres cas pourraient enrichir notre connaissance des sociétés de l'époque moderne.

Les analyses en cours de sa sociabilité à travers les différentes périodes de son journal dont cet article a montré quelques échantillons mettent déjà en évidence la précision et la compacité des espaces relationnels qu'il est capable à

¹⁶ Robbe-Grillet, A., *Le Miroir qui revient*, Paris, Minuit, 1984, p.208.

¹⁷ Gribaudi, M., « Réseaux égocentrés et inscriptions sociales », *Espaces, temporalités, stratifications. Exercices sur les réseaux sociaux*, Paris, EHESS, 1998, p. 113.

¹⁸ Les événements biographiques d'un sujet se définissant « comme autant de placements et de déplacements » simultanés et successifs dans l'espace social, lui même soumis à d'incessantes transformations, voir Bourdieu, P., « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, p. 69-72.

¹⁹ Agulhon, M., « La sociabilité est-elle objet d'histoire », *Sociabilité et société bourgeoise en France, en Allemagne et en Suisse, 1750-1850*, sous la dir. d'E. François, Paris, Recherche sur les Civilisations, 1986, p. 13-22 (*Travaux et Mémoires de la Mission historique française en Allemagne*).

²⁰ Agulhon, M., « Les Associations, confréries religieuses et loges maçonniques en Provence orientale à la fin de l'Ancien Régime », *Actes du Congrès national des Sociétés savantes* ; section d'histoire moderne et contemporaine 1963, 87, p. 73-86.

la fois d'anticiper, de mobiliser de façon quasi immédiate, mais aussi d'entretenir efficacement dans une situation apparemment hostile. Elle révèle un de ces sujets qui existent profondément dans leurs rapports avec les autres dès lors qu'il les a choisis et qu'il peut agir dans leurs propres espaces : à la fois comme acteur et comme cible ; ce qui en fait un être agissant et occupé, qui même seul, constitue l'objet de son propre espace relationnel, amical et bienveillant.